

## Telle qu'en elle-même enfin, l'éternité la change...<sup>1</sup>

---

Joyce McDougall n'est plus... Figure mondiale originale et remarquable de la psychanalyse contemporaine, elle qui aimait tant la vie, elle l'a quittée après 91 années d'existence et d'aventures, de créativité et de dégustation... Elle venait de l'autre bout du monde, la Nouvelle-Zélande, ce pays exotique, haut en couleurs, en bruit et en force vitale, qui lui avait certainement transmis ce goût de la fête et de l'audace pionnière qui la caractérisaient. Joyce était très festive, et ce n'était pas chez elle quelque chose de superficiel, mais de très profond.

Dès le départ, ses parents lui avaient donné comme talisman ce prénom, Joyce, la Joie. Coïncidence, le père de la psychanalyse, son nom Freud s'apparente aussi en allemand à la Joie, mais contrairement à lui, elle s'en glorifiait souvent, elle se disait très joyeuse, malgré toutes les difficultés et obstacles ou souffrances qu'elle pouvait rencontrer sur sa route. Jamais son humour ne l'abandonnait, tous ses propos en étaient empreints. « *Mes trois amours*, disait-elle en riant, *c'est le vin, le chocolat et les hommes* ». Elle avait toujours en mémoire (on se demandait d'où elle les sortait !) une profusion d'histoires drôles, souvent très crues, parfois en lien avec la psychanalyse mais pas toujours, qu'elle adorait raconter à la fin des dîners d'amis avec son accent inimitable dont elle savait si bien jouer pour toucher le cœur de ses auditeurs.

Belle, élégante et sexy, cette femme, fidèle en amitié comme en amour, était restée humble et lucide, malgré sa notoriété et ses succès. « *Rappelons-nous*, a-t-elle écrit, *que nous sommes tous des survivants psychiques et que notre travail d'analyste nous confirme chaque jour qu'il nous a fallu, nous aussi, nous construire des compromis pour faire face à nos propres traumatismes psychiques* ».

La première fois que je l'ai vue, c'était à la fin des années 1970, sur la scène d'une salle de conférences, qui faisait davantage penser à un théâtre d'ailleurs. Des psychanalystes de diverses écoles devaient tour à tour improviser devant nous *in vivo* la supervision d'un autre analyste présentant un de ses propres cas. Je fus littéralement ébloui par sa performance, car je ne pouvais appeler autrement cette « démonstration ». Stupéfiante d'aise et de spontanéité, elle m'apparut comme une « virtuose de l'interprétation », une sorte de « magicienne ». Et je décidais sur le champ de lui faire une demande de supervision, car mes précédents superviseurs ne m'avaient pas habitué à pareille jonglerie.

Bien heureusement, je m'aperçus plus tard que ce jour-là Joyce avait surtout utilisé ses aptitudes théâtrales incontestables (héritées sans doute de son grand-père théâtral) et... son sens clinique. Pendant les cinq années où je fus en supervision avec elle, elle m'apparut plutôt comme une psychanalyste « virtuose du lien », son art de l'interprétation n'en étant qu'une retombée éventuelle et secondaire.

Le paradoxe de Joyce, tel que j'ai cru le comprendre finalement à travers nombre d'échanges amicaux que nous avons eus dans les années 90 et suivantes, c'est celui-ci : Elle croyait au pouvoir de ses interprétations à travers ses théories, ce n'était pas là pourtant que se situait l'efficacité de sa pratique analytique, mais dans les déplacements psychiques plus ou moins inconscients qu'elle provoquait déjà par sa seule présence habitée et ensuite par l'humanisme et la profondeur des liens qu'elle entretenait avec ses analysands.

Loin de toute orthodoxie, ne craignant pas d'emprunter à des sources diverses et d'innover elle-même, Joyce se sentait proche cliniquement de Winnicott, mais elle penchait vers Lacan, qu'elle trouvait très brillant sur le plan intellectuel et théorique. Un jour, alors qu'elle lui demandait pourquoi il pratiquait des séances à durée variable et surtout courtes, il lui répondit : « *Pour que l'analysant ne s'habitue pas, qu'il reste dans une insécurité et ne soit pas à son aise* ». Voilà qui allait à l'encontre même de sa sensibilité et de son éthique et qu'elle réprouva totalement.

Elle avait chevillé en elle le souci de l'autre et se montrait toujours et surtout très attentive et ouverte, acceptant (et non seulement tolérant) toutes les différences d'origine, d'orientation, d'appartenance ou d'opinion. Bien sûr, juif pied-noir immigré, toujours entre deux cultures, deux

écoles, deux théories, je ne pouvais que me trouver en affinité avec son parcours et sa personne. Mais électron libre, analyste atypique et parfois transgressif, j'aurais pu m'attendre à certains préjugés et réticences dans son accueil : Elle était trop généreuse pour cela !

Bien plus tard, alors que j'étais encore dans le brouillon de mon premier livre, elle sut me prodiguer un soutien précieux. Quand ce livre fut d'abord refusé par vingt-et-un éditeurs, elle trouva cela paradoxalement de bon augure et elle m'encouragea à persévérer et à faire front contre vents et marées. Elle était rompue à cela, elle avait appris à tenir bon et à ne pas céder. Telle fut la grande leçon que je reçus de cette très grande dame, qui n'hésita pas à faire ensuite la préface de mon second livre. Je lui en ai gardé une infinie reconnaissance.

Joyce McDougall n'est plus... Mais elle nous laisse un souvenir impérissable, la trace d'un trajet exemplaire et une œuvre riche et féconde à méditer, à approfondir et à poursuivre...

**Alain Amslek**

---

<sup>1</sup> Adaptation d'un vers célèbre de Mallarmé dans son poème *Le tombeau d'Edgar Poe*